



Atelier de Recherche et de
Réalisation Théâtrale

Grand-peur et misère du IIIe Reich

de Bertolt Brecht

Mise en scène
Dramaturgie
Décor
Lumières
Son
Costumes
Direction technique

Philippe Adrien
Dominique Boissel
Patrick Bugeta
Gilles Chatard
Philippe Cachia
Elisabeth de Sauverzac
Martine Belloc

avec
Hélène Babu, Valérie Blanchon, Cécile Bouillot, Eric Caravaca, Anne Coesens, Cyril Dubreuil, Christophe Kouroutkine, Philippe Metro, Gildas Milin, Mireille Roussel,

salle 1

du 8 octobre au 6 décembre 1992

du mardi au samedi 20 h 30, dimanche 16 h

relâche lundi

relâche exceptionnelle mardi 13 octobre

Présentation à la presse lundi 12 octobre à 20 h 30

service de presse

Nathalie Godard 43 43 77 50 - Agnès Lupovici 45 49 33 12

Théâtre de la Tempête

Cartoucherie - Route du Champ de manoeuvre 75012 Paris

M^o Château de Vincennes, navette Cartoucherie ou bus 112

Location 43 28 36 36

De Claudel à Brecht, parcours sensible

Tristesse, l'ami Félix nous a quittés.

Il me revient à l'esprit ces quelques mots de *l'Anti-Edipe* : "Les Allemands n'ont pas subi le nazisme, ils l'ont désiré"... Je me souviens combien j'avais été alors alerté par cette formule. Mais, curieusement, si je m'interroge aujourd'hui sur les raisons qui me portent à monter *Grand-peur et misère du IIIe Reich*, je m'aperçois que cette dimension n'entre pour ainsi dire pas en ligne de compte dans mon choix.

En revanche, je retiendrais volontiers cette boutade de Brecht lui-même, citée par Bernard Dort : "Je suis le dernier écrivain catholique". Pourquoi ? Parce qu'elle me fait penser à Claudel que Brecht connaissait et admirait et avec lequel, à y regarder de près, il n'est pas sans avoir nombre de points communs. Voilà, j'aime pareillement Brecht et Claudel. Pourtant je me sens aussi de l'un et de l'autre fort éloigné, pour des raisons similaires, tant en effet le dogmatisme en tout genre me semble haïssable et d'abord pour ce qui s'ensuit généralement comme monstruosités en politique. Ainsi l'oeuvre de Claudel manifeste à loisir un parfait aveuglement devant les entreprises expansionnistes de la chrétienté, tandis que Brecht dans la fameuse pièce intitulée *la Décision*, encore aujourd'hui interdite - quel scandale! - par ses héritiers, semble une fois pour toutes justifier les purges staliniennes. L'un adresse en 41 une ode au Maréchal, l'autre refuse en 53 de prêter la main aux ouvriers berlinois révoltés... Comme un reniement de *Tête d'or* et de *Baal*, ces hymnes à la jeunesse et à la révolte. Je crois bien du reste avoir monté naguère *Homme pour homme* dans l'idée de mettre en scène au travers de la transformation de Galy Gay en soldat Jeratah Jip, la renonciation de Brecht à ses élans anarchistes et sa conversion au bolchévisme.

J'en serais probablement resté là si je ne me posais depuis quelque temps la question de savoir que transmettre au titre d'une formation à de jeunes acteurs. C'est du Conservatoire que je veux parler.

Mon pari est simple : d'une part, ce dont il s'agit se trouve à coup sûr dans la poésie dramatique, dans le répertoire dont le développement au travers des siècles suit le mouvement de l'Histoire, la grande, mais aussi celle des idées et bien sûr celle du théâtre, de l'art de la scène. Il faut parvenir dans ce dédale à se repérer un peu.

L'an passé j'avais choisi d'explorer avec mes étudiants ce qu'on appelle de temps en temps d'un terme qui fait prétentieux - tant pis - la modernité : B.C.B.G. Brecht, Claudel, Beckett, Genêt. Je me fondais d'une intuition selon laquelle à eux quatre ils diraient l'essentiel sur ce qui s'est passé, sur ce qu'a été le XXe siècle.

Pour Brecht, dans cette quête qui emprunte et croise les voies de l'Histoire et du théâtre, il allait de soi de songer d'abord à *Grand' peur et misère* où s'évoque la montée du nazisme et ses effets pervers dans la vie quotidienne de 33 à 38 en Allemagne.

D'autre part, au théâtre, dans cette pratique singulière qui est la nôtre et qui comporte un aspect de travail sérieux - oui pourquoï ne pas le dire, intellectuel - notre chance c'est le jeu. Certes il faut lire et relire, réfléchir, chercher, se documenter, s'exercer à rêver, mais en fin de compte c'est toujours pour pratiquer ce jeu de semblant qui paradoxalement est pour l'acteur une épreuve de vérité. Il y a dans *Grand' peur et misère du Ille Reich* une trentaine de scènes, soit autant de fois le retour de ce défi lancé à l'acteur ici accentué par la qualité particulière de l'écriture : réalisme au rasoir et humour blème.

Sans doute le propos délibéré de Brecht alors exilé était-il de stigmatiser l'horreur, de dénoncer les méfaits des nazis et de montrer comment la peste brune infestait la vie quotidienne. Mais ce n'est pas tout. Le pouvoir du texte tient d'abord à la virulence de la satire sociale que je rapporterais volontiers à ces vers d'un songe de *l'Opéra de quat' sous* :

"De quoi vit l'homme ? De sans cesse

Torturer, dépouiller, déchirer, égorger, dévorer l'homme!"

Ainsi serions-nous voués à un cannibalisme sans recours, sauf à prendre acte de ce que Brecht ajoute pour conclure :

"L'homme ne vit que d'oublier sans cesse
Qu'en fin de compte il est un homme".

Antoine Vitez disait aimer Brecht " parce qu'il n'est pas ce qu'il a l'air d'être, parce qu'il n'est pas ce qu'il croyait être ". C'est aussi mon sentiment.

On peut voir cependant dans cet écart entre Brecht tel qu'il se voulait être et le poète qui nous touche au coeur, une stratégie d'écriture en quoi consisterait proprement son génie dramatique. Le projet brechtien d'un théâtre scientifique conçu comme laboratoire des conduites humaines semble mener inmanquablement son opérateur à la représentation d'un ordre humain exclusivement gouverné par les raisons de l'intérêt, ainsi qu'à un pessimisme implacable qui n'épargne ni Galilée ni Mère Courage ... Mais soudain au détour d'une scène, surgit un visage, affleure un être et le souci de l'autre. Nous sommes bouleversés. Brecht est là qui se souvient d'être un homme.

Dans le désastre du monde et de nos utopies n'est-ce pas précisément cette valeur toute simple qu'il nous faut à la fois garder et transmettre ?

Philippe Adrien

ARRT - Philippe Adrien

- 1980 **La Poule d'eau** de S. I. Wilkiewicz
Ubu d'Alfred Jarry
Une Visite* d'après "L'Amérique" de Kafka
- 1981 **Monsieur de Pourceaugnac** de Molière
- 1982 **La Funeste Passion du Professeur Forenstein**
de P. Adrien
La Mission de Heiner Müller
- 1983 **Homme pour homme** de Bertolt Brecht
Amphitryon, et Le Médecin volant de Molière
- 1984 **Rêves*** de Kafka, adaptation d'Enzo Cormann
Prix du Syndicat de la Critique
- 1985 **Ke voi ? *** d'Enzo Cormann
- 1986 **Des Aveugles*** d'Hervé Guibert (Festival d'Automne)
- 1987 **Les Acteurs de bonne foi, et**
La Méprise de Marivaux
La Vénus à la fourrure* d'après Sacher Masoch, et
Les Pragmatistes de Wilkiewicz
- 1988 **Cami** - version danoise
Cami, drames de la vie courante*
- 1989 **Sade, Concert d'enfers*** d'Enzo Cormann
Amou' toujours', récital avec Lisette Malidor,
Maison des Arts de Créteil
- 1990 **L'Annonce faite à Marie*** de Paul Claudel
- 1991 **Les Bacchantes** d'Euripide, Hippodrome de
Donai, Sorano de Toulouse, TGP St Denis.
- 1992 **Grand-peur et misère du IIIe Reich*** de Bertolt Brecht

* spectacles présentés au Théâtre de la Tempête